

Cet article n'a pas été publié et a été écrit dans le cadre du cours « Raconter une histoire à l'écrit » avec Patrice Trapier.

Victimes de violences : des collages pour mieux guérir

Depuis le début du mois de septembre 2019, des féministes collent leur colère sur les murs de Paris. Contre les féminicides, mais aussi contre les violences conjugales, sexuelles, contre le patriarcat. Réunies dans un collectif, le groupe Collages Féminicides Paris, ces militantes ont parfois été victimes ou témoins de violences. Elles ont trouvé dans les collages une manière de s'exprimer, voire de guérir.

Le regard bleu de Clotilde est dur, passionné, volontaire. Il se plante dans le vôtre et il ne bouge plus. On n'imagine pas Clotilde pleurer et pourtant, quand elle raconte son histoire, elle finit par détourner les yeux. Quand enfin elle prononce le mot viol, ils se remplissent de larmes. Elle résiste encore un moment puis elle s'effondre.

Cécilia la prend dans ses bras. Les deux jeunes femmes ne se connaissent pas mais toutes deux font partie du collectif Collages Féminicides à Paris. Avec d'autres militantes féministes, elles collent la nuit sur les murs de la capitale des slogans contre les violences faites aux femmes. « Aux femmes assassinées, la patrie indifférente. » « Elle le quitte. Il la tue. » « Pas une de plus ».

Comme beaucoup d'autres membres du collectif, Clothilde et Cécilia se sont engagées parce qu'elles ont-elles-mêmes vécu des violences. Clothilde, c'est ce viol tellement difficile à prononcer. Ce garçon qui, une soirée de septembre 2008, a décidé de la déshabiller et de la pénétrer alors qu'elle était roulée en boule endormie au bout d'un canapé, qu'elle avait trop bu, et que tout dans son attitude exprimait le refus. Le corps crispé, les mains sur sa poitrine pour tenter de se cacher, elle n'a pas réussi à ouvrir la bouche pour dire ce qu'elle pensait. « Casse toi ». Elle avait 18 ans et elle n'avait jamais couché avec un garçon.

Cécilia, c'est l'homme violent avec qui elle a vécu pendant trois ans et demi. Trois ans et demi de coups, de rapports sexuels forcés, et la police qui lui dit finalement que son dossier est « trop léger » pour déposer plainte. Elle a attendu un mois après la rupture pour aller au commissariat, les bleus sur son corps et les traces autour de son cou ont disparu.

Dans le groupe qui part en ce dimanche 8 mars pour la manifestation de la journée internationale des droits des femmes, il y a aussi Oror, jeune non-binaire¹ d'à peine 18 ans qui a subi les viols incestueux de son frère et qui pourtant le retrouve à chaque vacance dans la maison familiale. Il y a Juanita, abusée sexuellement par ses deux cousins quand elle était adolescente. Lorsqu'elle s'est confiée à sa mère, cette dernière ne l'a pas crue. Il y a Célia, qui, lorsqu'elle avait 19 ans, a été réveillée un matin par des coups de feu : sa voisine venait d'être assassinée par son mari. Fin janvier 2020, huit ans plus tard, c'est Mélanie, l'amie d'une amie, qui est tuée à l'arme blanche par son ex-conjoint. Elle finit par s'engager.

¹ C'est-à-dire qu'Oror ne s'identifie ni au genre féminin, ni au genre masculin

Ces histoires ne sont pas rares. Pas seulement au sein du collectif, mais au sein de la société en général. En France, 188 000 femmes déclarent chaque année avoir subi des violences sexuelles et 250 000 sont victimes de violences conjugales². En 2019, au moins 126 femmes ont été tuées par leur conjoint ou ex-conjoint selon un décompte de l'AFP. « Nous ne sommes pas des exceptions, qui nous sommes engagées dans le militantisme parce qu'on a vécu des choses », assure-t-elle. « On le fait parce que toutes les femmes qu'on connaît ont vécu la même chose. On le fait parce qu'elles sont la norme. Les femmes aujourd'hui qui se sentent en sécurité, qui n'ont vécu aucune violence : ce sont elles les exceptions. »

« Se réapproprier l'espace public »

Pour ces femmes et pour Oror, participer aux collages féministes est un moyen de s'exprimer, de reprendre un peu de pouvoir sur leur histoire. « Quand je vais coller je me sens bien. Je colle toute ma colère. [...] Quand je colle je n'ai peur de rien, alors qu'avant j'avais peur de tout », raconte Cécilia. Sur un mur parisien, on peut d'ailleurs lire : « Violeur, agresseur, à ton tour d'avoir peur. »

Pour repousser la peur, il y a d'abord le groupe. Ensemble, les membres du collectif déambulent dans la capitale, de nuit. De loin, on dirait un groupe de copines qui rigolent et discutent. Elles détonnent simplement par leurs gros sacs de courses remplis de brosses à papier peint et de colle. Celle-ci est préparée juste avant le départ, parfois en pleine rue. Quand elles ont repéré un mur suffisamment grand et suffisamment lisse, les colleuses s'activent. Une première applique la colle sur le mur, rapidement suivie par une autre qui pose les lettres du slogan. Une troisième rajoute une deuxième couche de colle. Les brosses projettent de la colle partout, et les militantes en sont rapidement recouvertes. Mais peu importe : il faut faire vite. Les collages sont considérés comme une « dégradation de l'espace public » : si la police les surprend, c'est 68 euros d'amende.

Camille mène un groupe de colleuses dans le centre de Paris. Elle évite les policiers et vérifie que la voie est libre avant de sortir les slogans. Pour elles, les collages sont un moyen de « se réapproprier l'espace public ».

Elle aussi avait peur de sortir le soir avant de commencer les collages. Elle a subi de nombreuses agressions : des hommes qui se masturbent à côté d'elle dans le métro, d'autres qui la poursuivent à la sortie d'une boîte en criant « On va te violer », ou encore ce chauffeur Uber, qui a verrouillé les portières et lui a dit « je te ramène chez moi ». Il se ravisera en prétextant une blague quand Camille menace d'appeler la police. « Après ça, je me suis mise à surveiller l'heure pour rentrer. Je me retournais dans la rue tout le temps. Il y a vraiment eu un moment dans ma vie où en rentrant du travail le soir, je me retournais quinze fois sur mon trajet. J'étais en panique », raconte-t-elle.

Aujourd'hui, Camille ressort pourtant de nuit avec son groupe, jamais accompagnée d'hommes. Ils ne sont pas autorisés au sein du mouvement parisien. Elle ose affronter les « décrocheurs » qui arrachent leurs affiches et les prennent régulièrement à partie. « Grâce aux collages, je

² Selon [l'enquête « Cadre de vie et sécurité »](#) menée par l'Insee. Données recueillies sur la période 2011-2017.

rencontre des filles inspirantes et je sais que maintenant ce n'est plus à nous d'avoir peur », assure-t-elle.

Un espace sûr pour les victimes

Un mot revient d'ailleurs souvent dans les groupes de colleuses : la sororité, l'équivalent féminin de la fraternité. Entre femmes, elles se serrent les coudes, se rassurent. Parfois, elles parlent de leurs histoires. Des amitiés se créent.

« Ce mouvement m'a permis de rencontrer des filles extraordinaires qui m'aident à m'en sortir », raconte Cécilia. Il y a quelques jours, elle a revu son ex violent dans un café. Il n'a pas fallu longtemps avant qu'il l'insulte parce qu'elle refusait de passer la soirée chez lui. Depuis, elle a trouvé refuge chez une amie colleuse, par peur d'être seule dans son appartement. Pour éviter aussi d'avoir envie de le revoir.

Les colleuses peuvent parfois se comprendre sans se parler. Comme la dernière fois où Célia a collé un slogan pour Mélanie, une amie décédée. Elle n'a pas eu besoin d'expliquer : « J'ai juste dit que ça me tenait à cœur, sans expliquer pourquoi. Elles étaient à fond, on a collé le slogan très haut et avec beaucoup de colle, pour que personne ne vienne l'arracher. C'était très fort. »

Cette sororité s'exprime surtout par une règle d'or : toujours croire les victimes. Même si certaines, comme Clothilde, n'osent pas encore partager le drame qu'elles ont vécu avec les autres colleuses, cette promesse d'être toujours écoutée et surtout crue a aidé Cécilia à aller de l'avant. « Encore aujourd'hui, j'ai parfois des doutes sur ce que j'ai vécu. A force d'entendre mon ex nier, je me dis que j'ai peut-être imaginé ce qu'il m'a fait subir. Les collages, c'est justement ce qui me permet de ne pas devenir folle. Ce mouvement a pratiquement sauvé ma vie », soutient-elle, les larmes aux yeux.

Coller pour guérir, mais aussi pour aider les autres femmes victimes. « Il n'est pas interdit de fuir », rappelle un collage en période de confinement. « Ce mouvement me donne l'impression de protéger d'autres filles, qui pourraient avoir vécu les mêmes choses que moi et se dire que ce n'est pas grave », témoigne Camille.

Pour que nulle n'ignore qu'il existe des endroits où les femmes seront crues sur parole, Clothilde, Cécilia, Oror, Camille, Juanita et Célia le collent sur les murs : « On te croit ».

Coline Daclin